Notes éditoriales

Jacques Godbout

Volume 3, numéro 1 (13), janvier–février 1961

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59801ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Godbout, J. (1961). Notes éditoriales. *Liberté*, 3(1), 397–400.

NOTES EDITORIALES

Nous n'en finissons plus de dire qu'il faut tout repenser. Cela est trop bête: nous avons déjà commencé de le faire, il suffit de continuer. Hier le problème primordial était la domination du catholicisme clérical. Aujourd'hui, déjà, il est passé au second plan: le catholicisme *canadien-français* est en perte d'énergie. Il restera bien quelques escarmouches à livrer, mais la partie est gagnée d'avance. Le christianisme y gagnera peut-être; le respect des autres certainement. Nous nous instruisons; Arnold Toynbee nous rappelait que la condition de survivance n'est pas d'être catholique: les Canadiens-français qui ont émigré aux U.S.A. sont resté catholiques mais ont perdu leur langue. Nous savons que nous pouvons vivre en français, que nous aimons le faire. Qu'il est des juifs, des protestants, des athées, des agnostiques de notre langue.

La loi, c'est le nombre, et l'instruction. Alors notre sexualo-morale aura trouvé son bidet. Nous n'agirons plus par *convictions religieuses*, mais par notions chrétiennes, bouddhistes ou rationalistes, ou évolutionnistes, ou relativistes. Nous aurons bien d'autres crises de puberté, mais cette fois dans un état de pluralisme nécessaire.

*

* *

Si la Suisse, en 500 ans de tri-linguisme, a produit le coucou clock et la Belgique, pays bilingue, les choux de Bruxelles, nous pouvons être fiers, nous, Canadiens. Ces exemples valeureux nous enseignent qu'un pays bilingue est un pays de génie: d'ailleurs n'avons-nous pas inventé le smoked-meat? Et le Bar-B-Q? Le génie est donc affaire de compromis et, Canadiens de langue anglaise ou de langue française, nous savons bien le poids du compromis. Nous mettons la moitié de nos énergies à ne pas déplaire aux Anglo-saxons qui eux mettent la même énergie à éviter de nous marcher sur les pieds de trop évidente façon. Ou alors il y a des cris, comme à propos du recensement.

Puis tout rentre dans l'ordre: je vous la souhaite bien bonne, cher ami, mais non, après vous. . . A force de s'effacer les uns les autres devant la porte nous ne passerons ni les uns, ni les autres. A force de compromis nous pouvons atteindre à la paix sanctifiante. Cependant, au bout du rouleau, il ne faudrait plus parler de citoyens canadiens, mais de béatifiés canadiens. Il semble hélas que pour le prix d'une béatitude nous gardions les autres dans la glacière.

C'est pourquoi je préfère deux peuples qui s'affrontent avec franchise à deux peuples qui se saluent poliment, comme des généraux à la re-

traite. La paix a ses charmes, mais si nous songeons au choc intellectuel d'une rencontre vitale entre deux formes de penser nous pouvons y trouver aussi un sex-appeal. Pays bilingue? Non. Elite bilingue? Peut-être. Mais surtout, ayons donc le cran de nous affronter. Sur le plan personnel, tout d'abord; puis sur le plan national.

Rappelons-nous que lorsqu'un Français va en Angleterre (ou vice versa) il en reçoit un choc comparable à une nouvelle naissance, il assimile, puis revient chez lui plus Français que jamais (ou plus Anglais suivant le cas) enrichi d'un affrontement. Or, l'on parle si souvent des *deux solitudes* que l'on a fini par y croire. Parlons plutôt des deux politesses, et demandons-nous si nous n'avons pas à y gagner à être grossiers.

Chaque fois que des écrivains canadiens-anglais nous rencontrent ils ne cessent de s'étonner: *vous avez des problèmes, des batailles à livrer*, disent-ils avec envie. Puis ils s'en retournent chez eux, mécontents de leur quiétude. Nous pouvons donc leur rendre service: les inquiéter. J'en parle à mon aise parce j'ai d'excellents amis de langue anglaise, et d'excellents ennemis. J'en parle à mon aise parce que le complexe du compromis se retrouve dans tant et tant de gestes, de groupes, de décisions, jamais comme facteur vivifiant, toujours délétère, qu'il me semble qu'il faille l'exorciser.

Car c'est ainsi que cette ambiance de compromis a créé chez nous un type d'homme qui n'a nullement besoin de Dale Carnegie pour réussir dans la vie. Nous sommes nombreux de cette trempe dont les devises sont: *toute vérité n'est pas bonne à dire*, ou encore: *si cela nous retombait sur le nez*, ou encore: *n'écris pas cela tu n'auras jamais de bourse du Conseil des Arts*. . . Et si encore cela se situait sur le plan de la noble et belle hypocrisie ou restriction mentale, mais au contraire cette attitude est devenue un réflexe de défense. On préfère ne pas dire ce que l'on pense comme l'on bat des cils devant la poussière. C'est une petite mécanique inquiétante: nous n'avons plus l'excuse de la rouerie.

Pour réussir dans la vie il faut: se laver les dents, apparaître de temps à autre à la télévision, dîner en ville le plus souvent possible, saluer bien bas toute forme d'autorité pour qu'elle nous rende notre salut en temps opportun. Peu à peu, on réussit à grimper les échelons de la société, sans s'esouffler d'ailleurs (il y a plusieurs barreaux. . .) mais peu à peu on fait l'apprentissage de l'esclavage. D'ailleurs ce réflexe ne joue pas que devant l'autre nation: il joue devant le client (qui a toujours raison) et devant l'évêque (qui a toujours raison) et devant le gouvernement (qui a toujours raison) et devant la société protectrice des animaux de toutes sortes (qui a toujours raison) et devant le patron (qui a toujours raison). Et l'on s'étonne ensuite de la consommation effarante de romans policiers ou de westerns que peut faire un peuple: à tant d'agressivité refoulée il faut bien un tuyau d'échappement.

Mais si encore nous nous étions arrêtés au compromis, qui exige un effort de part et d'autre. Non. Nous avons ré-inventé la soumission aux rois. Des agences de publicité où nous nous trouvons souvent à la fine pointe de

nos traditions de civilisés (costume de coupe impeccable, gris pour ne pas choquer, boutons de manchette en évidence) où l'on défend aux employés de fumer une autre marque de cigarettes que celle pour laquelle ils rédigent des textes, de l'esprit de ces agences à l'esprit de nos foyers il n'y a qu'une différence de mise en scène.

Or regarder vers l'avenir (et comment pourrait-on faire autrement puisque l'avenir se présente tous les lendemains matins) n'est pas cela. N'oublions pas que l'art du compromis c'est de temporiser. Et temporiser c'est jouer avec le temps; c'est tricher. Nous avons le choix entre être des hommes ou des *Public Relations Men*. La différence se fait avec un sourire. Selon le choix que nous faisons, cela *rapporte* ou cela donne.

Cela, au niveau individuel. Il en va cependant de même au niveau des institutions. Je n'en veux pour exemple que les différents organismes ou Conseils des Arts des villes, provinces ou du pays. Encore récents il n'ont eu, jusqu'à maintenant, que l'art d'éviter les coups et de plaire à tous. Et comme tous, artistes, écrivains, intellectuels, cherchent aussi à plaire à ces organismes tout va bien dans le meilleur des mondes. Et puis un jour, sans que nous nous en rendions compte, ces organismes auront la pompe et le ridicule de l'Académie française. Or ce ridicule la France se peut le permettre: vieux pays qui a d'autres ressources naturelles ou importées. Mais un pays jeune comme le nôtre? Pouvons-nous nous payer, sur le plan de la culture, le luxe de la prudence? Quand nous aurons bien forcé ces Conseils à la loi du meunier, son fils et l'âne, il ne nous restera plus qu'une solution: les faire disparaître. Nous avons une notion bourgeoise de la démocratie, nous l'encadrons entre de pudiques statues de marbre et des coquetels où tout ce qui vaut d'y être c'est le coquetel lui-même; s'il est bon.

Exemple: le Conseil des Arts du Canada pourrait-il subventionner la publication d'un livre qui serait une thèse anti-militariste? Le Conseil provincial des Arts un essai sur l'enseignement laïque? Le Conseil de la ville de Montréal un album des nus de Borremans? J'en passe. Et pourtant hésiterait-on à subventionner une histoire des grandes figures de l'Armée? Un essai sur l'enseignement du catéchisme? Un album sur le centre Maria Goretti? N'a-t-on pas préféré Dielle Doran à Bessette?

*
* *

Tout cela est ridicule? Allons donc! C'est que nous sommes tous ridicules; nous sommes tellement habitués à battre des cils que le pacifisme même est devenu une notion péjorative: réclamer le désarmement total veut dire faire le jeu des communites, réprouver la condamnation à mort d'un enfant de quatorze ans veut dire faire le jeu de la pègre et s'opposer au clergé signifie que nous importons déjà des guillotines (made in France).

Il est bien entendu que nous ne changerons ni le monde ni les hommes. Mais un peuple que ses artistes, écrivains, et intellectuels se font un devoir d'inquiéter, est un peuple privilégié. Repenser les structures, les formes, les styles, les morales, déplaire malgré soi n'est le travail ni des gouvernements, ni des clubs de hockey. C'est le nôtre.

Évidemment, il faut manger. . .

Jacques GODBOUT